

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 40

Artikel: C'est une âme : [suite]
Autor: Berthaud, Max
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187161>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Guibolard déjeûne à table d'hôte. Il passe à son voisin le plat de côtelettes qui a fait le tour de la table, et il lui dit gracieusement :

— Choisissez, monsieur.

— Choisir ! fait l'autre ; il n'en reste qu'une, et encore c'est la plus petite.

— Oui, mais vous avez le choix de la prendre ou de la laisser.

— Au restaurant :

Un garçon renverse le contenu d'un plat sur l'habit d'un client.

Maladroit ! s'écrie celui-ci.

— Oh ! monsieur, ne soyez pas inquiet, répond le garçon, notre bouillon ne tache pas.

Dans ses « Souvenirs », M^{me} Ernst, qui a donné à Lausanne, il y a quelques années, plusieurs séances de déclamation, raconte combien les Anglais sont intolérants en matière de prononciation, puis elle fait, en revanche, le récit d'une mésaventure qui prouve que ces impitoyables critiques ne sont pas plus impeccables que d'autres :

Le poète Tennyson, venant à Paris avec son frère et descendant hôtel Violet, fait faire un bon feu dans leur chambre, puis sort seul et dit aux garçons qu'il rencontre sur l'escalier : « Ne laissez pas sortir mon fou ! »

Aussitôt ils se précipitent tous à la porte de sa chambre et donnent un bon tour de clef.

Quelques minutes après, le frère de Tennyson veut sortir à son tour. Trouvant la porte close, il sonne, il sonne, nul ne répond ; il casse la sonnette et n'a plus d'autre ressource que de frapper à grands coups. On se décide à entr'ouvrir la porte et à lui dire : — « Restez tranquille. — Mais je veux sortir, ouvrez ! — Votre frère l'a défendu. — Comment ! mon frère ? il m'attend. » — Mais les garçons sont inflexibles.

Il se fâche, il crie, il devient furieux. Alors ils se jettent sur lui, le prennent à bras le corps, et, malgré sa résistance et ses cris de paon, l'attachent au pied du lit.

Peindre son exaspération, ce serait inutile de l'essayer.

Heureusement que Tennyson revint et qu'il expliqua l'ordre qu'il avait donné, en montrant son feu :

« Mon fou, c'est ça ! »

C'est lui-même qui conta cette histoire. L'Anglais dit *sortir*, pour éteindre.

Un Italien, avec une emphrasie insupportable, et un accent plus insupportable encore, racontait l'autre jour, au café du théâtre, ses nombreux voyages à travers le monde. Il avait tout vu, tout comparé : J'ai été, disait-il, oun' ann' à Madrid, oun' ann' à Londres, oun' ann' à Vienne, oun' ann' à Stockholm. » Une personne présente ne put s'empêcher de l'interrompre en lui disant : « Je vois qu'en dernière analyse, vous avez été « oun' âne » partout... »

On raconte l'anecdote suivante à propos de la mort toute récente de Joachim Ruff, compositeur et pianiste, de l'école de Wagner, qui, Suisse de naissance, a toujours habité l'Allemagne : Un jour Ruff vint voir Rossini à Paris, et il lui joua une marche

funèbre qu'il avait composée sur la mort de Meyerbeer. « Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il au maestro, après l'exécution de ce morceau absolument dépourvu de mélodie, parlez-moi franchement.

— Eh bien, dit Rossini en souriant, j'aurais mieux aimé entendre une marche funèbre de Meyerbeer en votre honneur.

Un gamin pleure à chaudes larmes. Son père lui demande la cause de son bruyant chagrin :

— C'est Georges qui m'a battu...

— Il fallait le lui rendre...

— C'est que je vais te dire, papa,... je le lui avais rendu avant !...

Un bohème littéraire, correspondant de divers journaux, visitait un jour une exposition de peinture, après avoir abusé du petit blanc. Son but était de recueillir les éléments d'un article sur les toiles les plus remarquables. Tout hébété, il arrive dans l'antichambre et s'arrête devant une glace, avec la conviction profonde qu'il est en face d'un tableau. Il regarde un instant l'étrange figure qui s'y refléchit, et écrit sur son carnet :

« Première salle. — Tête d'ivrogne, non signée ; beaucoup de caractère ; nez rouge saisissant de réalité... Vu ce type-là quelque part, « doit être peint d'après nature. »

Un touriste, de retour d'une excursion et dont le porte-monnaie avait reçu de rudes atteintes, disait à l'un de ses amis : « Pourquoi dit-on toujours : volé comme dans un bois ? Promenez-vous dans une forêt éloignée, vous n'y rencontrerez que des oiseaux et des écureuils qui ne songent guère à vous détrousser. Mais arrivez au village, à la ville, entrez dans la première auberge venue et demandez seulement une omelette !! »

C'est une âme.

Pour aller à la salle à manger, il fallait descendre l'escalier, suivant l'usage des maisons anglaises. Elle ne disait rien, je ne desserrais pas les dents ; bref, l'entretien, pour être muet, n'en était que plus pénible. Une idée bête me traversa l'esprit. Je lui demandai pardon. J'avais des larmes dans les yeux et peut-être aussi dans la voix. Elle me serra doucement le bras contre sa jeune poitrine, et posant sa main sur la mienne :

— Ne soyez plus méchant, me dit-elle.

J'avais donc été méchant ! Elle le disait, il fallait le croire, et elle le disait si bien ! J'aurais aimé qu'elle le répétât.

Dans la salle à manger, il y avait beaucoup de monde, fort heureusement. Je ne sais ce qu'il serait advenu s'il n'y avait eu personne.

J'étais passé subitement de la tristesse à la gaité et de la colère à la soumission. Je ne sais plus si nous bûmes et mangeâmes : cela est probable. Les Anglaises ne se privent pas de montrer qu'elles mangent fort bien quand elles ont faim. Miss Jane était certainement une âme, mais une âme qui mangeait bien. J'eus plus d'une fois, depuis, l'occasion de m'en apercevoir. Ce jour-là, elle y mit sans doute une réserve commandée par les circonstances, car tout à coup un grand bruit s'éleva dans la rue et dans la maison. Un coup de canon venait d'annoncer le départ des concurrents. Nous remontâmes au galop, et je dois avouer que, dans sa précipitation, miss Jane me laissa voir de sa jambe un peu plus que la cheville.

Cette jambe acheva de bouleverser tout mon entendement. Je gravis l'escalier derrière la jeune fille et la suivis jusqu'au balcon, sans avoir trop conscience de ce que je faisais. Là, nous retrouvâmes les quatre sœurs fidèles à leur poste, mais le groupe s'était augmenté de trois ou quatre personnes, nouvelles venues, si bien qu'il ne restait plus de place pour Jane, ni pour moi. Ainsi qu'un grand général qui mesure d'un coup d'œil sur les difficultés de la situation, miss Jane, au lieu d'essayer de faire une trouée dans le groupe, tourna la position et, me prenant encore une fois la main, elle m'entraîna vivement dans un petit cabinet qui était resté clos et où il n'y avait personne.

Elle m'attira dans l'embrasure d'une petite fenêtre qui s'ouvrait obliquement sur la rivière. La vue était bornée, mais j'avais de tels horizons devant l'esprit, qu'il m'inquiétait peu de ceux que j'avais devant les yeux. Une simple barre d'appui servait de balcon ; nous nous y penchâmes, l'un près de l'autre. La croisée était si étroite, que nos épaules se touchaient et que, sous la caresse de la brise, nos cheveux se mêlaient. Nous étions trop silencieux pour n'être pas fortement préoccupés. J'avais, une heure plutôt, manqué d'esprit : je devins bête tout à fait.

— Que ces premiers jours du printemps sont doux, dis-je en me penchant à l'oreille de la jeune fille, comme si j'eusse eu un secret merveilleux à lui confier.

Je vis alors cette oreille que je n'avais pas encore regardée, une feuille de rose.

— Oui, répondit Jane avec un profond soupir, ils sont bien doux.

Elle était devenue aussi bête que moi. Adorable bêtise ! On la rencontre à l'unisson une fois dans la vie, et puis c'est tout. Le reste du temps, ou vous la montrez seul, ce qui est ridicule, ou elle vous fuit, ce qui est malheureux.

Les deux embarcations venaient de passer; laquelle des deux avait l'avance ? Je ne m'en inquiétais guère et je n'en avais aucune idée. Suivaient derrière, des embarcations sans nombre, des bateaux à vapeur portant la commission des juges, la presse britannique et les correspondants des journaux, le lord-maire, le collège des aldermen, des curieux, des invités, des amateurs. Tout cela grouillait sur le fleuve comme une fourmilière. C'était un curieux spectacle; comme je le sus depuis pour y avoir plusieurs fois assisté, mais ce jour-là je n'en vis rien.

— Je crois que c'est Oxford qui gagne, murmura miss Jane pour se donner une contenance et pour dire quelque chose.

En réalité, elle n'en savait, sur ce sujet, pas plus que moi. Cependant, un instant après, le pavillon bleu foncé flotta au sommet des mâts dressés aux deux extrémités du pont de Fulham. Oxford avait battu Cambridge.

— Il n'y avait plus rien à voir : Retirons-nous, dit miss Jane d'un ton de voix mal assuré.

— Pas encore, m'écriai-je ! On est si bien ici !

La jeune fille leva les yeux sur moi ; je ne sais ce qu'elle lut dans les miens, mais elle baissa les siens aussitôt. Je pense bien qu'en ce moment la liberté anglaise était un peu compromise. Je repris avec chaleur :

— Quoiqu'il arrive par la suite, cette journée comptera parmi les plus belles de ma vie.

— Pourquoi, demanda-t-elle naïvement ?

— Parce que je l'aurai passée près de vous.

— Est-ce donc un bonheur, cela ? En ce cas, vous pouvez le renouveler souvent, pendant tout le temps que vous resterez à Londres... si vous y restez.

— Toute ma vie !...

Miss Jane tressaillit, ses yeux se voilèrent, sa main saisit la mienne en tremblant.

— Venez demain, me dit-elle, je vous « introduirai » à mon père et à ma mère.

— Eh bien ! s'écria une voix bien timbrée derrière nous.

Que faites-vous là, mes enfants ? On vous cherche partout. Vous n'avez donc pas faim ?

C'était l'aînée des seize sœurs, mistress Barton, qui nous conviait au troisième ou quatrième repas de la journée. Elle avait dit « mes enfants », comme une mère l'aurait dit à sa fille et à son gendre. Ce mot me rappela aux réalités de la terre. Le rêve s'était évanoui, mais la réalité était bien belle.

Je fus fidèle le lendemain au rendez-vous. On m'introduisit dans la famille, qui était charmante. Elle habitait une très jolie maison dans South-Kensington, un quartier tout neuf à cette époque. Je pris le thé de l'après-midi avec toute la conscience d'un homme sérieux ; le père me montra une magnifique collection d'armes qu'il avait rapportée de l'Inde, où il avait exercé, comme cadet de grande famille, une haute magistrature ; la mère me fit voir une éblouissante collection d'aquarelles que sa nombreuse postérité avait accumulées dans un nombre incommensurable de cartons. Quant à miss Jane, elle ne me montra rien que sa personne, mais c'était un long poème. On m'invita à dîner pour l'un des jours suivants, un vrai dîner d'apparat, où je vis défiler, à travers une cristallerie sans fin, plus de vingt-quatre mets substantiels et autant de hors-d'œuvre et d'entremets. Au dessert, les seize sœurs, qui étaient de la fête, se retirèrent au commandement de la mère, comme un régiment. La moins jolie de ces jolies filles aurait encore pu passer pour belle. Les plus petites, qui avaient de neuf à dix ans, promettaient d'être aussi jolies que leurs aînées.

(A suivre.)

M. Dérial, l'excellente basse que nous avons si souvent applaudie pendant la dernière saison d'opéra, donnera lundi, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre, un concert que nous recommandons vivement. M. Dérial sera assisté de M. Breitenstein, violoniste, et de deux cantatrices hongroises. Le programme est des mieux composés. Puisse l'artiste aimé retrouver ici toutes les sympathies qui l'ont accueilli l'année dernière.

RECRUDESCENCES DES CHEVEUX.

Nous lisons dans le *Messager de Vienne* : Une servante presque chauve, d'un consul anglais, M. Stevens, après avoir arrangé les lampes à pétrole, avait l'habitude de frotter ses mains sur sa tête pour les essuyer. Trois mois de ce régime lui procurèrent une luxuriante chevelure noire. M. Stevens essaya le procédé sur des animaux qui avaient perdu leur poil, et rencontra un succès parfait. Le pétrole doit être des mieux raffinés et la tête frottée vigoureusement et vivement, avec la paume de la main, six à sept fois, à des intervalles de trois jours.

On se demande si les compagnies de gaz sont étrangères à cette découverte, qui tendra nécessairement à faire hausser le prix d'un produit qui leur fait aujourd'hui une concurrence incontestable.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE contient les articles suivants :

La terre et ses destinées, par M. Auguste Glardon. — Pauvre Marcel. — Nouvelle par M. T. Combe (troisième partie). — Les grands peintres d'Espagne. — Murillo, par M. E. Rios. — Les colonies hollandaises, par M. G. van Muyden. — Le Peintre des déclassés, par M. Edouard Sayous. — L'Alkekenghe. — Nouvelle, par M. J. des Roches. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Chronique scientifique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve à Lausanne.